

## CINÉMA

# UN CHAT, UN LAPIN, UN PIGEON VOYAGEUR, ET QUELQUES AUTRES... LA FORÊT DE MON PÈRE : UN FILM À DÉCOUVRIR !\*

Après avoir visionné ce film en juillet 2020, Isabelle Mayeux nous adresse ce texte qui nous donne envie de découvrir « La Forêt de mon père » dès la réouverture des salles qu'on espère proche.

Isabelle MAYEUX\*\*

La Forêt, une famille aimante, la psychose d'un papa, une quête, un amour en devenir, tel est l'univers feutré et ardent du film *La Forêt de mon père* de Véro Cratzborn. Cette fiction poétique parle d'amour et d'adolescence. À l'orée de la vie adulte, nous voici embarqués avec pour gouvernail le regard de Gina, quinze ans. Dès les premières minutes, une pluie de feuilles scintille et virevolte en apesanteur dans les rayons du soleil. Déjà nous sommes projetés en haut des cimes, soutenus par des centaines gigantesques qui nous dépassent : l'humanité posée sur une tyrolienne se balance lestée à des arbres ayant traversé plusieurs générations.

La vie de famille, un quotidien partagé à plusieurs, prend place dans un dialogue ininterrompu avec la Forêt au plus près d'une multitude de petits détails, anodins, parfois un peu bizarres, souvent fantaisistes et drôles, par moment effrayants. Alors lorsque le psychiatre du service des urgences demande à la mère de signer une demande d'hospitalisation pour le père, Jimmy, l'équilibre funambule vacille. Chacun est saisi par cette irruption de la société dans l'intimité de la sphère familiale. Au raz du basculement, l'amour titube : tiraillements d'une femme, enfants bouleversés, équilibre familial chancelant, incompréhension douloureuse, colère, révolte, peur, chagrin, une quête sur le fil au risque de la coupure. À cette lisière de la Forêt, cabotant sur les rives sinieuses du sous-bois des insensés, *La Forêt de mon père* est loin des documentaires, reportages et autres films à grand spectacle qui parlent des autres pour aborder la maladie psychique, maladie parfois qualifiée d'invisible. Par le regard de Gina, celui d'une aînée



adolescente, cette histoire traite de l'amour et de ses aléas, des effets de la maladie psychique dans les relations avec les autres, maladie qui n'est pas l'affaire d'un seul.

Avec une poésie esthétique assumée qui inclut le silence des mots, ce long métrage fixe l'objectif sur le quotidien en famille avec une personne malade, un papa. Sans s'y réduire, il ouvre le champ et notre regard sur la famille, ce groupe où se forment des liens intimes au social. L'univers de *La Forêt de mon père* donne à voir, à entendre l'amour familial, ses multiples transports et déplacements : papa, maman, les enfants, mais pas seulement. Contrairement aux apparences, la famille n'est pas réduite à ce noyau. Les ancêtres et bien d'autres sont là, eux aussi. Avec la force tranquille d'une proximité tendre et subtile que la poésie

\* Le film sera en salle à la réouverture des cinémas et des soirées ciné-débats sont prévues à Paris au Cinéma L'Épée de Bois, à Nantes au Concorde, en Auvergne-Rhône-Alpes et en d'autres lieux encore... Pour tout renseignement voir la page facebook du film : <https://www.facebook.com/foretdemonpere> ou allociné.

Le DVD est disponible chez l'éditeur Arcadès : <http://www.arcadesdirect.fr/fr/drame-et-emotion/36620-foret-de-mon-pere-la-dvd.html>, ainsi que sur <https://www.placedeshistoires.fr/> et sur les sites dédiés.

Créé par Hélène Davtian et son équipe des Funambules Falret, en collaboration avec Frédérique Van Leuven, psychiatre belge et Martine Vermeylen, psychologue, un dossier pédagogique sur le film est accessible sur <https://www.kmbofilms.com/la-foret-de-mon-pere>

\*\* Psychologue à Paris.

peut atteindre, toute de vert vêtue, d'emblée la mise en lumière se joue d'ombres et de flammes conjuguées aux dialogues des oiseaux, au craquement de l'écorce plus que centenaire des ancêtres de la Forêt. Berceau de contes et légendes, dans sa forme majuscule cette dernière convoque Dame nature. C'est là qu'est posée la parole du père : « nous ne sommes ici que des invités ». Alors de la Forêt qui tantôt apaise tantôt inquiète au jeune homme aimant, jeune homme à la colombia livia, pigeon voyageur sauvé des chasseurs aux blagues cruelles, les figures d'arrière-plan se font personnages à part entière. Ainsi, presque incidemment, l'oiseau messager traverse le propos aux côtés du lapin qui passe de la forêt au bac à douche, avec aussi le chat aux teintes rousses et noires qui parle, parfois plus fort à certains qu'à d'autres, sans oublier la machine à laver installée au salon. La culture s'immiscerait-elle aussi, sans mot dire, par celle de la colombophilie, celle des porteurs de message qui, voyage après voyage, retrouvent le chemin de leur gîte et de leurs proches ?

En demi-teintes lumineuses, traçant des coordonnées dans cette navigation entre nature et culture, pour ce premier long métrage Véro Cratzborn fait résonner jusqu'au plus universel de l'intimité de chacun. Les transports amoureux, l'amour familial, « amour de groupe » dit-elle,

se déploient et se montrent arrimés à un indestructible amour primaire. À la lisière, tricotant l'amour cahin-caha même lorsque ça pique la vie, ce film prend le parti de la tendresse pour continuer à pouvoir aimer. Chemin faisant, l'association du pouvoir et de l'amour libère un message politique et appelle à reconnaître ceux que Véro Cratzborn nomme « les oubliés », les enfants, ceux dont un parent est atteint de maladie psychique. Avec le soutien de la Ligue des Droits de l'Homme, *La Forêt de mon père* invite à un dialogue qui leur donne la parole pour reconnaître que la maladie n'est pas l'affaire d'un seul. Dialogue dont les contours rappellent les mouvements transférentiels à l'œuvre dans la vie psychique (Enriquez, 2003<sup>(1)</sup>) et rejoignent la parole qui a présidé à l'engagement des pionniers de la psychiatrie de secteur (Gigou, Coupechoux, 2019<sup>(2)</sup>).

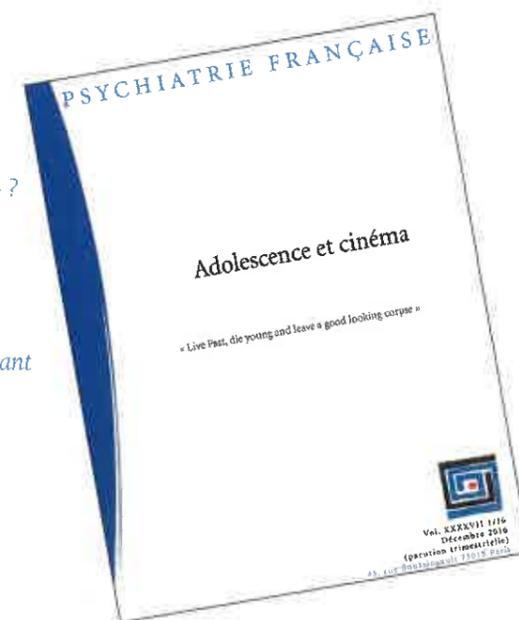
Alors pour la poésie, la rêverie, la réflexion, pour ses saveurs de mousses et d'écorces qui font du bien, notamment après le confinement, *La Forêt de mon père* est un film à voir.w

<sup>(1)</sup> Enriquez M., Le délire en héritage. Paris, Dunod, in *Transmission de la vie psychique entre générations*, sous la direction de Kaës R. et Faimberg H., 82-112, 2003.

<sup>(2)</sup> Gigou Y., Coupechoux P., Mon métier d'infirmier. Éloge de la psychiatrie de secteur. Paris, Éditions D'Une, 2019.

## N° 1/16 : ADOLESCENCE ET CINÉMA

- Silke SCHAUDER, Maurice CORCOS : *Introduction*
- Jean-Gérald VEYRAT (†) : *Adolescence et cinéma – 14 films paradigmatiques*
- Vincent ESTELLON : *Whiplash*
- Mehdi DELHAYE, Christian MILLE : *Naguère, des étoiles... La mise au travail d'une mythologie moderne dans la relation thérapeutique...*
- Pablo VOTADORO : *Comment Pinocchio ferait aujourd'hui pour « s'en sortir » ? La réponse de Luigi Comencini*
- Silke SCHAUDER : *Charlie Chaplin ou le rire adolescent*
- Gérard PIRLOT : *Le désert, avers du désir... du spectateur. À propos du film Lawrence d'Arabie*
- Michel WAWRZYNIAK : *Comment les adolescents meurent dans le cinéma vivant d'Andrzej Wajda*
- Anne-Marie SMITH-DI BIASIO, Ariel LIBERMAN : *L'arrière-langue en interprétation : Freud, Mahler, Visconti ; un moment d'adolescence au tournant du siècle*
- Maurice CORCOS : *Vertigo – la mélancolie du fantastique*



Pour commander cet ouvrage, merci de vous connecter sur le site internet

[www.psychiatrie-francaise.com](http://www.psychiatrie-francaise.com)  
rubrique Revue